



Çedille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la Universidad
Española
España

Alberdi Urquizu, Carmen
Politesse, impolitesse, auto-politesse: Janus revisité
Çedille. Revista de Estudios Franceses, núm. 5, abril, 2009, pp. 24-55
Asociación de Francesistas de la Universidad Española
Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80811192003>

► Comment citer

► Numéro complet

► Plus d'informations de cet article

► Site Web du journal dans redalyc.org

redalyc.org

Système d'Information Scientifique

Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal

Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

Politesse, impolitesse, auto-politesse: Janus revisité

Carmen Alberdi Urquizu

Universidad de Granada

kalberdi@ugr.es

Resumen

El análisis de las interacciones ha puesto de manifiesto que uno de los objetivos fundamentales de la comunicación es el de establecer vínculos interpersonales. Este objetivo concede la máxima importancia al respeto del Principio de Cortesía, respecto al cual la «auto-cortesía» y la descortesía parecen conductas impropias. Sin embargo, un breve análisis de estos comportamientos demuestra que no podemos reducir las reacciones humanas a meras dicotomías.

Palabras clave: cortesía; auto-cortesía; descortesía; diálogo filmico; Éric Rohmer.

Abstract

The interactional analysis has highlighted that one of the main targets of the communication is the one to establish personal relationships. This goal is primarily subjected to the respect of Politeness Principle, in regard of which «self-politeness» and impoliteness appear to be inappropriate. Nevertheless, a brief analysis of these behaviors shows that we cannot reduce the human reactions to mere dichotomies.

Key words: politeness; self-politeness; impoliteness; film dialogue; Éric Rohmer.

0. Introduction

L'heureuse confluence de diverses recherches¹ menées en étroite collaboration interdisciplinaire entre la linguistique, la psychologie, l'anthropologie, l'ethnographie

* Artículo recibido el 9/01/2009, evaluado el 16/02/2009 y aceptado el 8/03/2009.

¹ Courants qui rassemblent des approches diversifiées du phénomène interactionnel telles que l'approche psychologique de l'école de Palo Alto (Bateson, Jackson, Watzlawick), les approches anthropologiques et ethnosociologiques (Hymes, Gumperz, Goffman, Sacks, Schegloff et Jefferson,

et la sociologie a abouti, entre autres, à une redéfinition des enjeux communicatifs: au-delà de la simple transmission d'informations et de la recherche d'une efficacité maximale, dans le sens du Principe de Coopération de Grice (1975), la conversation s'institue prioritairement en lieu de création et de développement de liens interpersonnels, de partage ludique, de recherche empathique de l'Autre.

La fonction référentielle de la conversation est manifestement subordonnée au souci phatique et expressif, avec son cortège de jeux coopératifs, compétitifs et mixtes. La dimension ludique, avec son inventivité, sa spontanéité individuelle, ses fréquentes plaisanteries, relèvent d'un art de converser. Elle nous assujettit au principe de plaisir dans l'exercice même de la parole, plutôt qu'au principe de réalité. C'est la compagnie qu'on y cherche, pas des informations (Jacques, 1988: 58).

Contrairement aux échanges à visée purement transactionnelle, gouvernés par des contraintes logiques –lois d'exhaustivité, d'informativité, de pertinence–, cet enjeu relationnel accorde la primauté à l'observance d'un principe essentiel guidant les choix langagiers et comportementaux –paralinguistiques, kinésiques et proxémiques– opérés par les interactants: le principe de politesse. Loin de se limiter à un simple répertoire de formules maniérées, ce principe se trouve en somme englober «tous les aspects du discours qui sont régis par des règles, et dont la fonction est de préserver le caractère harmonieux de la relation interpersonnelle» (Kerbrat-Orecchioni, 1996: 50).

Or l'enjeu relationnel se double généralement d'un enjeu identitaire: «toute parole [...] se formule aussi à partir d'un "qui je suis pour toi, qui tu es pour moi"» (Flahault, 1978: 50). Les interactants sont amenés à négocier et à gérer diverses places constituant ce que Vion (1995: 188) nomme l'«espace interactif», parmi lesquelles, les places subjectives –nous dirons plutôt intersubjectives– qui renvoient à la représentation que chacun construit de soi-même et aux actions entreprises pour la faire valoir dans le discours (sincère *vs* insincère, fort *vs* faible, intelligent *vs* stupide, etc.). Les actes accomplis lors de l'interaction sont donc souvent commandés par une pulsion égotique et narcissique: tout individu désire être reconnu et valorisé aussi bien pour ses qualités personnelles que pour ses compétences sociales. Le miroir de Narcisse étant nécessairement l'Autre, la conversation devient le moyen de se dire et de dire ses rapports à autrui.

Tout au long des analyses freudiennes, on perçoit que le sujet se sert de la parole et du discours pour se «représenter» lui-même, tel qu'il veut se voir, tel qu'il appelle l'«autre» à le constater. Son discours est appel et recours, sollicitation parfois vé-

Labov, etc.), les approches linguistiques (École de Genève, Lyon), ou philosophiques (Austin, Searle, Grice, Jacques). Cf. à cet égard Winkin (1981: 13-109), Kerbrat-Orecchioni (1996: 10-15).

hémence de l'autre à travers le discours où il se pose désespérément, recours souvent mensonger à l'autre pour s'individualiser à ses propres yeux (Benveniste, 1966: 77).

En cas de conflit, cet enjeu identitaire fait intervenir des comportements considérés déviants et incompatibles avec les normes de civilité: l'impolitesse et l'autopolitesse. Après une révision des principaux modèles théoriques de politesse linguistique, nous envisagerons, dans les pages qui suivent, les implications de ces deux stratégies. Nous choisirons, en guise d'illustration, des exemples tirés d'un corpus de fiction, celui des *Contes des quatre saisons* d'Éric Rohmer². De par son caractère éminemment fonctionnel, le dialogue de fiction constitue un lieu privilégié d'observation des mécanismes interactionnels, «le lieu où les lois conversationnelles sont en vedette, exposées pour être montrées, vues et entendues, et non pas comme dans la vie quotidienne, sous-entendues, subreptices ou inconscientes» (Ubersfeld, 1996: 79). La parole fictionnelle –filmique, théâtrale ou romanesque– agit comme une sorte de «miroir grossissant» (Kerbrat-Orecchioni, 1984: 61) qui nous renvoie, dans ses moindres détails, le reflet de nos comportements quotidiens. Le «spectacle du discours», pour reprendre l'expression d'Issacharoff (1985), consiste donc bien en cette démonstration des succès –mais aussi des échecs– de la communication, liés à la dichotomie de l'observance *vs* l'infraction des normes conversationnelles en général, et du principe de politesse en particulier.

C'est l'offense, justement, qui donne le sens de l'énoncé. C'est elle qui est l'acte scénique. Quand on se souvient que la loi générale du théâtre est que presque chaque énoncé comporte une action, représente un acte scénique, on n'est plus surpris de la cadence de ces offenses et de ces ruptures des lois conversationnelles (Ubersfeld, 1996: 80).

Quant au critère présidant au choix de notre corpus, Rohmer peut être sans doute caractérisé comme un «cinéaste de la parole», étiquette qu'il revendique lui-même dans une certaine mesure:

Si le parlant est un art, il faut que la parole y joue un rôle conforme à sa nature de signe, et n'apparaisse pas seulement comme un comportement sonore privilégié, en regard des autres, mais d'importance secondaire par rapport à l'élément visuel (Rohmer, 1989: 46).

Rien de vraiment «important» n'arrive dans ses films –du moins dans le sens des actions trépidantes auxquelles nous a habitués un certain cinéma hollywoodien. L'art de Rohmer consisterait plutôt à faire «quelque chose de rien», à accrocher le

² *Conte de printemps* (1990), *Conte d'hiver* (1992), *Conte d'été* (1996), *Conte d'automne* (1998). Nous renverrons, pour les citations, à la version imprimée publiée par Rohmer (1988). Les films seront identifiés par les initiales: CP, CH, CE et CA.

spectateur, malgré le dépouillement de l'action, à travers la mise en spectacle de la parole et des relations tissées entre les personnages.

1. Maximes de politesse et concept de face

L'approche pragmatique de Leech (1983), qu'il définit comme rhétorique, concerne les principes qui guident le comportement conversationnel en vue de certains buts. Selon les objectifs visés, la rhétorique peut englober deux grands ensembles de principes: ceux qui appartiennent à la rhétorique textuelle, orientés vers un but illocutif (principes de clarté, d'économie, d'expressivité, etc.), et ceux qui relèvent de la rhétorique interpersonnelle, dont l'objectif est de nature sociale.

Dans le cadre de cette dernière, Leech pose l'existence d'un Principe de Politesse, placé au même niveau hiérarchique que le Principe de Coopération: si les infractions aux maximes du Principe de Coopération rendent possible la transmission d'une information de façon indirecte, le Principe de Politesse, de son côté, met l'accent sur les motivations sous-jacentes en raison desquelles le locuteur choisit la voie de l'implication, sans permettre pour autant d'inférer ses intentions. Le Principe de Coopération aurait pour rôle de gérer le contenu discursif, le Principe de Politesse, plus contraignant, se chargeant quant à lui de préserver l'harmonie dans l'échange et de garantir que ce qui est dit adhère aux prémisses de la coopération (Leech, 1983: 82).

Tout en considérant la possibilité que certains actes de langage s'avèrent plus ou moins polis/impolis en fonction des circonstances –politesse relative–, Leech adopte la perspective de la politesse absolue, mesurée en dehors de toute variable contextuelle. Il pose ainsi l'existence d'actes intrinsèquement impolis –un ordre– et d'actes intrinsèquement polis –une offre, par exemple. Cette dichotomie recouvre deux manifestations: la politesse négative, qui consiste à minimiser l'impolitesse des locutions impolies, et la politesse positive, visant à accroître la politesse des actes polis, bipolarité illustrée par les couples de sous-maximes (a) et (b), dont se compose chacune des maximes du Principe de Politesse. Enfin, bien que généralement comprise comme une action exercée à l'égard de l'allocutaire, la politesse n'en demeure pas moins rétroactive: tout acte orienté vers l'autre retentit simultanément sur le locuteur. Les maximes du Principe de Politesse expliquent dès lors les comportements interactionnels en termes de coûts et de bénéfices selon la double orientation *alter* vs *ego*: les comportements allo-orientés tendront à minimiser les conséquences négatives et à maximiser les conséquences positives des actes du locuteur, même à ses dépens. Inversement, pour les comportements auto-centrés, la politesse consistera à minimiser les effets positifs, voire à maximiser les effets négatifs.

L'ensemble des maximes de politesse peut être représenté comme suit:

maxime		politesse négative (a)	politesse positive (b)
		minimiser	maximiser
i	tact	les coûts pour autrui	les bénéfices pour autrui
ii	générosité	les bénéfices pour soi	les bénéfices pour autrui
iii	approbation	la critique de l'autre	l'éloge de l'autre
iv	modestie	l'éloge de soi	l'autocritique
v	accord	le désaccord avec l'autre	l'accord avec l'autre
vi	sympathie	l'antipathie	la sympathie

1. Maximes de politesse de Leech (1983: 132)

Leech fait toutefois remarquer que les diverses maximes n'exercent pas la même influence sur les comportements interactionnels: les maximes les plus contraignantes sont celles qui régissent les comportements allo-centrés. Une deuxième hiérarchisation concerne les sous-maximes: les actes relevant de la politesse négative (a) se trouvent ainsi accomplir des fonctions plus importantes que ceux qui se rattachent à l'expression de la politesse positive (b), dans la mesure où il importe davantage d'éviter le désaccord que de rechercher l'accord.

Leech ajoute enfin une maxime métalinguistique, la maxime phatique, qui justifie certaines conversations tout à fait banales –commentaires convenus sur le temps, sur la famille– ou les remarques du genre «Ah! mais tu t'es fait couper les cheveux!». En effet, si de telles interventions violent la loi d'informativité (dans l'exemple, l'allocutaire est évidemment censé savoir qu'il s'est fait couper les cheveux), elles contribuent néanmoins à éviter un silence susceptible d'être ressenti comme gênant et à créer en même temps un espace pour l'expérience partagée des interlocuteurs (Leech, 1983: 140).

Les maximes de politesse dégagées par Leech auront surtout eu le mérite de replacer le phénomène de la communication dans son contexte social, or c'est la notion de face, proposée par Goffman dans le domaine de l'ethnométhodologie américaine, qui s'avère le concept le plus productif dans l'explication du phénomène de la politesse.

La face recouvre l'ensemble d'images valorisantes et socialement acceptées de soi-même que chaque interactant cherche à faire reconnaître par ses partenaires (Goffman, 1967: 5). Lors d'une interaction sociale quelconque, cette représentation individuelle est confrontée à celle des autres, de telle sorte que l'image que chacun se fait de soi se trouve soumise au jugement porté par son interlocuteur, tout comme l'idée que chacun se fait de l'autre est mise à l'épreuve par la même occasion. L'espace de l'interaction devient donc potentiellement dangereux pour les faces en présence, d'où une tendance spontanée à en assurer la sauvegarde. La coopération instaurée au cours de l'interaction serait depuis lors essentiellement guidée par un désir mutuel de

préservation des faces respectives: c'est ce que Goffman nomme le *face-work* (traduit en français comme «figuration»), concept englobant les stratégies vouées à écarter toute menace –symbolique ou réelle– contre les faces et pouvant recouvrir deux types de manifestations: (a) abstentionnistes (*avoidance process*): celles qui cherchent à éviter les situations susceptibles de menacer la face; et (b) réparatrices (*corrective process*): celles qui, dans le cas d'une menace effectivement accomplie, visent à en atténuer les effets.

L'application d'une stratégie de figuration peut avoir une orientation auto-centrée –de défense de soi même– ou allo-centrée –de protection de l'autre. Le sujet doit dans chaque cas calculer les suites de ses actes et choisir en conséquence, tout en essayant de maintenir un certain équilibre entre ses propres intérêts et ceux de son partenaire: «In trying to save the face of others, the person must choose a tack that will not lead to loss of his own; in trying to save his own face, he must consider the loss of face that this action may entail for others» (Goffman, 1967: 14).

Dans la conception goffmanienne, la recherche de l'équilibre entre la défense de la propre face et la préservation de la face de l'autre offre sans doute un meilleur sort au locuteur, apparemment condamné dans le modèle leechéen à agir contre ses propres intérêts pour ne laisser subsister que ceux de l'allocutaire. Ce trait ne sera pourtant pas retenu dans le modèle élaboré par Brown et Levinson, bâti sur la notion de face, mais tout entier voué à la politesse allo-centrée.

2. Le modèle universel de Brown et Levinson

Le modèle de politesse linguistique proposé par Brown et Levinson en 1987 constitue une version remaniée et élargie de celui –quelque peu antérieur au modèle leechéen– qu'ils proposaient en 1978 dans un ouvrage collectif³ sous le titre: «Universals in language usage: Politeness Phenomena». Ces auteurs envisagent le Principe de Coopération gricéen comme le cadre général –et socialement neutre– à l'intérieur duquel se déroule tout échange communicatif et qui a pour rôle essentiel de garantir une efficacité maximale dans l'échange d'informations. Or le fait que, très souvent, les interactions s'écartent des maximes conversationnelles découle moins pour eux du désir de générer des implicatures que du fonctionnement de la politesse: «Politeness is then the major source of deviation from such rational efficiency, and is communicated precisely by that deviation» (Brown et Levinson, 1987: 95).

Leur conception de la politesse repose sur trois notions essentielles: la face, les actes menaçant la face et les stratégies de politesse. Brown et Levinson posent ainsi que tout membre adulte et compétent d'une société possède une image de lui-même qu'il essaie de faire valoir dans ses interactions: la face. Cette image comprend deux aspects complémentaires: la face négative, reliée au domaine du privé, aux sentiments

³ E. Goody (éd.) (1978), *Questions and politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 56-289.

d'indépendance et de liberté d'action; et la face positive, recouvrant le besoin narcissique d'être socialement reconnu et valorisé.

Au moins quatre faces⁴ se trouvent donc impliquées dans toute interaction sociale sous forme de désirs (*face-wants*): le désir de non-imposition et le désir de reconnaissance. Bien que généralement chaque interactant cherche à satisfaire ces désirs, certains actes demeurent susceptibles de se constituer en menace contre l'une ou l'autre des faces en présence. Ces menaces constituent ce que Brown et Levinson proposent d'appeler *Face Threatening Acts*, communément abrégés en FTAs, tels que par exemple (*ibid.*: 65-68):

1. FTAs pour la face négative de l'allocutaire: un ordre, une requête, tout acte susceptible de violer son territoire et de compromettre son indépendance;
2. FTAs pour la face positive de l'allocutaire: une critique, une accusation, une insulte, susceptibles de miner son image publique;
3. FTAs pour la face négative du locuteur: offres et promesses qu'il fait à ses dépens et qui exigent de lui un investissement de son temps ou de ses biens;
4. FTAs pour la face positive du locuteur: autocritiques, aveux, excuses...

De cette vulnérabilité des faces découle un besoin constant de coopération, de ménagement visant à adoucir l'impact d'un FTA: tel est le rôle des stratégies de politesse, conçues comme autant de moyens de préserver les faces, autrement dit, comme autant de manifestations du *face-work* goffmanien dans son orientation allo-centrée. Le locuteur ayant à accomplir un acte menaçant la face de son allocutaire aura ainsi à choisir parmi cinq possibilités qui vont de l'accomplissement direct sans réparation à l'évitement, en passant par diverses solutions intermédiaires.

Un FTA peut être accompli ouvertement et en absence de toute action réparatrice (stratégie 1) si l'urgence des circonstances ou l'efficacité l'emportent sur le besoin de préserver les faces, si la menace pour la face de l'allocutaire est peu importante, ou encore si le locuteur est hiérarchiquement supérieur à l'allocutaire. Plus généralement, le FTA sera assorti d'actions réparatrices visant à adoucir dans la mesure du possible l'atteinte portée à la face de son partenaire et signalant en outre l'intention du locuteur que cette volonté soit remarquée par l'allocutaire. La politesse sera dans ce cas: (a) positive (stratégie 2), lorsque les actions entreprises –globalement décrites en termes d'expression de l'accord, de solidarité et de familiarité– visent à redresser la face positive de l'allocutaire; (b) négative (stratégie 3), lorsque les actions réparatrices sont orientées à la face négative de l'allocutaire. Lorsqu'un FTA est accompli indirectement (stratégie 4), l'intention attribuable à l'acte reste largement

⁴ Comme le fait remarquer Kastler (1998: 135), il faut également tenir compte des faces d'un éventuel témoin de l'interaction, «c'est-à-dire de la tierce personne qui participe à l'interaction (par exemple, un compliment fait à une femme en présence d'une autre femme peut blesser cette dernière)».

ambiguë, ce qui permet simultanément de préserver la face du locuteur, qui évitera, le cas échéant, d'être jugé défavorablement. Enfin, si le risque de perdre la face s'avère trop grand, la stratégie à appliquer sera d'éviter directement d'accomplir le FTA (stratégie 5).

Les stratégies de politesse sont numérotées par ordre croissant de politesse en réponse au risque croissant de perte de la face, la stratégie la plus polie, hormis l'abstention, étant l'accomplissement indirect. Les actes indirects, infractions à l'égard du Principe de Coopération gricéen, n'auraient donc pas pour but de produire des implications, mais de communiquer la politesse, et ceci dans toutes les cultures:

We have argued [...] that indirect speech acts have as their prime *raison d'être* the politeness functions they perform. [...] We may suggest, then, that the universality of indirect speech acts follows from the basic service they perform with respect to universal strategies of politeness (Brown et Levinson, 1987: 142).

La prétention à l'universalité et le caractère intrinsèquement menaçant des actes classés comme FTAs ont centré la plupart des critiques adressées au modèle brown-levinsonien, taxé d'approche «ethnocentrique», «occidentalocentrique», voire «anglocentrique». Diverses études interculturelles ont mis en évidence des différences notables selon l'ensemble socioculturel envisagé⁵ et permis d'en conclure que la politesse, comme tout autre comportement social, demeure intimement liée aux systèmes de valeurs et aux mœurs de chaque société. De ce fait, nul acte ne saurait être considéré comme étant intrinsèquement poli ou impoli. Qui plus est, bien des actes témoignent d'une ambivalence selon la perspective adoptée pour leur évaluation: tel est le cas de l'offre, classée par Brown et Levinson parmi les actes menaçant la face négative de l'allocutaire, puisque l'acceptation instaure pour lui une espèce de dette dont il devra s'acquitter. Or l'offre peut être envisagée comme un acte valorisant la face positive de l'allocutaire –nous offrons un bien ou un service à quelqu'un que nous apprécions–, ou encore comme un acte menaçant soit la face négative du locuteur –si l'offre est acceptée, son accomplissement exigera de lui un investissement de son temps et de ses biens–, soit sa face positive –si l'offre n'est pas acceptée, le locuteur peut sentir que ses capacités ne sont pas suffisamment valorisées.

S'il est vrai que certains actes de langage sont intuitivement perçus comme étant plus ou moins polis, ce jugement dépend néanmoins largement des variables contextuelles et situationnelles et de l'influence simultanée de divers facteurs tels que: (a) la nature de la relation interpersonnelle des interactants sur le triple axe relationnel proposé par Kerbrat-Orecchioni (1992: 35-36): horizontal, vertical et conflictuel *vs* consensuel; (b) l'ensemble contextuel, qui concerne non seulement le «déjà-dit» dans

⁵ Pour une révision de ces critiques, cf., par exemple, Fraser (1990), Kasper (1990), Meier (1995b), Escandell Vidal (1996), ou Spencer-Oatey (2002), entre autres.

l'échange en cours, mais aussi l'histoire conversationnelle commune des interactants (cf. Golopentja, 1988: 70), faite des échanges maintenus précédemment et qui constitue pour eux aussi bien un arrière-plan de connaissances partagées qu'un horizon d'attentes; (c) les choix opérés au niveau de l'accompagnement prosodique et mimique de l'énoncé: «An apology or a compliment can be appropriate or inappropriate either by virtue of its occurrence or in the way it is carried out» (Meier, 1995a: 352).

Face à l'apriorisme des approches leechéenne et brown-levinsonienne, il en découle en somme que la politesse n'est analysable qu'en termes de politesse relative. Ajoutons encore que, sans être impolis, certains discours ne comportent aucune marque de politesse et, inversement, que des marqueurs de politesse apparaissent souvent malgré l'absence d'éventuelles menaces pour la face. Nous rejoignons sur ce point un autre aspect largement critiqué de la théorie brown-levinsonienne.

3. Contre la vision paranoïde de l'interaction, les FFAs

Divers auteurs ont souligné le caractère essentiellement négatif, voire paranoïde, de la communication qui paraît se dégager de cette conception de la politesse, selon laquelle les interactants seraient «susceptibles d'être à tout instant assaillis par des FTAs en tous genres, donc proprement obsédés par toutes ces menaces qui planent sur leurs têtes et montant sans désespérer la garde autour de leur territoire et de leur face» (Kerbrat-Orecchioni, 1995:75).

Si certains de nos actes sont susceptibles de blesser la face de notre interlocuteur, il n'en demeure pas moins que tout dans l'interaction ne saurait se ramener à des menaces. Il y a des actions «gratuites», pour ainsi dire, produites en absence de FTAs, dans l'intention plutôt de valoriser la face que de réparer une menace. Ces actes flatteurs, valorisants, constituent ce que Kerbrat-Orecchioni nomme des anti-FTAs ou des FFAs (*Face Flattering Acts*), notion clé qu'elle pose à la base de sa distinction entre politesse positive et politesse négative:

(1) La politesse négative peut être abstentionniste ou compensatoire: elle consiste à éviter de produire un FTA, ou à en adoucir par quelque procédé la réalisation; ce qui revient à dire à son partenaire d'interaction: «(en dépit de certaines apparences) je ne te veux pas de mal».

(2) La politesse positive est de nature productionniste au contraire: elle consiste à accomplir quelque FFA, éventuellement renforcé; ce qui revient à dire à son partenaire: «je te veux du bien» (Kerbrat-Orecchioni, 2005: 198).

Cette catégorisation de la politesse en termes de négative et de positive ne spécifie ici aucun rapport à la face respective, contrairement au modèle de Brown et Levinson. Elle est reliée à la nature de l'effet, négatif (FTA) ou positif (FFA), que l'acte produit sur les faces. Il se peut néanmoins que l'emploi des mêmes termes pour caractériser la face et la politesse prête à équivoque. D'autre part, il nous semble

que la double nature de la politesse négative permet d'envisager séparément politesse réparatrice, où un FTA est effectivement accompli, la question étant de voir comment et dans quelle mesure il a été adouci, et politesse abstentionniste, où le FTA est simplement évité. Nous proposerons donc une triple caractérisation de la politesse, basée sur les distinctions établies par Kerbrat-Orecchioni (FFA/FTA) mais qui cherchera en même temps à rendre compte de la nature de l'action entreprise: valorisante, réparatrice ou abstentionniste.

(a) La politesse valorisante

Le versant le plus «altruiste» de la politesse est constitué par les diverses manifestations de la politesse valorisante, consistant pour le locuteur à produire des actes censés être bénéfiques pour son interlocuteur: des FFAs (compliments, cadeaux, invitations) éventuellement accompagnés d'un «intensifieur», plus concrètement d'un «renforçateur»⁶. Le degré d'intimité, la nature de la relation entre les interactants et le caractère de chacun justifieront le choix entre des formulations directes, sans détours, et des formulations indirectes. Comparons, par exemple, le compliment fait par Isabelle à sa meilleure amie, Magali, et celui que Natacha adresse à Jeanne lors de leur première rencontre:

(1) *Isabelle conseille à Magali de chercher un homme.*

MAGALI: [...] À mon âge, c'est plus difficile que de trouver un trésor sous les vignes!

ISABELLE: Mais tu es super belle, je ne sais pas pourquoi tu dis ça

MAGALI: (*souriant*) Les hommes ne pensent pas comme toi. Ils préfèrent les petites jeunes (CA: 139-140).

(2) NATACHA: [...] Et toi qu'est-ce que tu fais?

JEANNE: Je suis prof, dans un lycée.

NATACHA: Prof de quoi?

JEANNE: De philo.

NATACHA: Prof de philo? Je m'en serais doutée.

JEANNE: Ah bon! On me dit le contraire en général.

NATACHA: Oui, à te voir. Encore que toutes les profs ne soient pas nécessairement moches (*Jeanne sourit*) (CP: 17).

L'altruisme de cette forme de politesse doit néanmoins être envisagé avec précaution. Nous ne saurions ignorer que l'attitude coopérative des interactants n'est pas toujours entièrement sincère et gratuite. La politesse peut jouer –surtout au début des relations, quand les interlocuteurs ne se connaissent pas assez et qu'ils essaient de se

⁶ Les «intensifieurs», à l'inverse des adoucisseurs, sont tenus de renforcer l'acte de langage. Or leur effet est différent selon qu'ils accompagnent un FFA ou un FTA. Kerbrat-Orecchioni (2005: 214) propose ainsi de les diviser en «renforçateurs» dans le premier cas et «durcisseurs» ou «aggraveurs» dans le second.

construire une certaine image intersubjective— un rôle utilitaire de séduction. L'emploi de stratégies de politesse s'avère ainsi souvent intéressé, un comportement «contre-nature» auquel le sujet se plierait dans l'occurrence dans le seul but de le tourner à son avantage —avantage matériel, moral, psychologique, etc.: «Le respect des règles de la politesse dérive [...] plus du principe de rationalité (il est plus raisonnable de favoriser la viabilité de l'échange que de s'employer à précipiter sa mort) que d'une éthique fondamentalement altruiste: si l'on se montre altruiste dans l'interaction, c'est avant tout par intérêt personnel bien compris» (Kerbrat-Orecchioni, 1996: 65).

(b) La politesse réparatrice

Le locuteur essaie, par des moyens divers, verbaux et non verbaux, de mitiger la violence d'un acte susceptible d'être jugé dans la circonstance comme un FTA. Les procédés d'atténuation (les *softeners* ou «adoucisseurs»), sont classés par Kerbrat-Orecchioni en deux groupes, substitutifs et additifs (ou «accompagnateurs», selon la version qu'elle en donne dans 2005: 211): «substitutifs» (qui consistent à remplacer un élément de la formule «normale» —la plus simple et la plus directe— par un autre élément censé rendre plus polie la formule en question) *vs* «additifs» (qui viennent en surplus de la formule directe qu'ils accompagnent» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 200).

Parmi les premiers, nous trouvons la formulation indirecte des actes censés être menaçants (question/requête pour un ordre, par exemple, «Peux-tu fermer la porte?» au lieu de «Ferme la porte»), des «désactualisateurs» modaux, temporels ou personnels (conditionnel ou imparfait dans les requêtes, «nous» de solidarité), des tropes (litote et euphémisme) ou des tropes communicationnels (feindre d'adresser un énoncé à quelqu'un alors que la cible en est quelqu'un d'autre). Quant aux procédés additifs, ils consistent, par exemple, à annoncer par une préface l'acte à accomplir («Est-ce que je peux te poser une question?»), et comprennent aussi d'autres procédés tels que les «minimisateurs» («Je voulais simplement..., un tout petit peu»), les «désarmateurs», qui anticipent sur une réaction négative («Ce n'est pas pour te gêner, mais...») et les «amoureux», compliments et appellatifs tendres, par exemple, par lesquels «le locuteur cherche à se concilier les bonnes grâces du destinataire par une sorte de chantage aux sentiments» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 220).

Ces actes subordonnés peuvent précéder l'acte directeur sous forme de préface («Tu veux que je te dise ce que je pense?»), l'accompagner en incise («Tu ferais mieux, enfin c'est juste une opinion, d'aller le voir»), ou le suivre («Tu devrais y aller, enfin..., c'est juste une opinion»), différences de placement qui font varier la lecture, en termes de politesse, et qui nous permettent encore de distinguer, à l'intérieur de la politesse réparatrice, deux sous-catégories:

(b.1.) La politesse préventive: la stratégie de politesse est déployée préalablement au FTA. Le locuteur, qui anticipe ce faisant sur la réaction de son partenaire, affiche une prise de conscience du caractère potentiellement mena-

çant de son acte. Visant en quelque sorte à «préparer le terrain», la préface serait une forme de *captatio benevolentiae*:

(3) NATACHA: Peut-être que je me trompe mais, pour continuer à parler dans l'abstrait, tu admettras que tu n'es pas totalement à l'abri d'un coup de foudre? (CP: 47).

(4) AMÉLIE: Excuse-moi de te dire ça, mais j'ai l'impression que tu choisis Maxence contre Loïc, et pas pour lui-même (CH: 212).

(b.2.) La politesse compensatoire: le locuteur essaie de réparer *a posteriori* une offense conversationnelle plus ou moins involontaire. Immédiate (exemples 5 et 6) ou décalée dans le temps à l'égard du FTA (exemples 7 et 8), la réparation est souvent dictée par une réaction, verbale ou non verbale de l'interlocuteur.

(5) ÈVE (à Jeanne): Vous n'êtes pas obligée de rester dans l'enseignement.

JEANNE: Obligée, non, au-delà de mon engagement de cinq ans. Mais j'avoue que ça me plaît. Je dois avoir la fibre pédagogique.

ÈVE: Tu n'aimerais pas mieux –on peut se tutoyer⁷– faire comme moi, avoir une vie plus active, organiser des expositions, être dans la presse, l'édition, l'audiovisuel (CP: 39-40).

(6) NATACHA: Quand est-ce que tu as l'intention d'y aller? Je voudrais savoir, parce que, sinon, je fais appel à mes copains. IGOR: Le plus tôt possible. Inutile de déranger tes amis. (*Regardant Jeanne*)⁸ À moins qu'ils n'y tiennent (CP: 44).

(7) MAGALI: Ça va. Je n'ai plus faim. Excuse-moi pour tout à l'heure, mais je ne crois pas que ton prof voulait tellement me parler (CA: 169).

⁷ Tout changement concernant la distance interpersonnelle se doit d'être convenablement négocié, l'abolition de ces distances étant notamment symbolisée par le passage du vouvoiement au tutoiement. Ève, qui impose à Jeanne la familiarité du tutoiement, compense en quelque sorte cette violence par une incise métadialogale renfermant un simulacre de négociation *a posteriori*.

⁸ L'«iloiement», ou «troisième personne d'impolitesse» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 46), est repérable lorsque le locuteur parle à la troisième personne d'un interactant présent dans la situation de communication. Selon le ton et le contenu de l'intervention, ce procédé est susceptible de marquer la déférence («Madame est servie») ou, au contraire, d'instituer l'interactant auquel il est fait référence en délocuté exclu du circuit interlocutif, ce qui constitue une grave offense. La compensation de cette forme d'«ex-communication» emprunte souvent un comportement non verbal – regard, changement postural – visant à signifier l'adresse effective, donc à réintégrer le délocuté dans la relation d'allocation. L'impact de l'iloiement est dès lors minimisé, voire inversé, et transformé en manifestation d'un «énallage de personne» (*ibid.*) à valeur déférentielle.

(8) MAGALI: Au revoir, Monsieur. Excusez-moi pour tout à l'heure, j'ai été odieuse (CA: 181).

(c) La politesse abstentionniste

Le locuteur évite de produire un acte susceptible d'être perçu comme un FTA, ce comportement pouvant être remarqué par l'allocutaire, ou passer tout à fait inaperçu. Considérons l'exemple suivant: Jeanne, qui a prêté son appartement à sa cousine, arrive chez elle et rencontre un inconnu, Gildas, l'ami de sa cousine, que celle-ci a invité à son insu.

(9) GILDAS (*se présentant*): Bonjour, je suis Gildas, l'ami de Gaëlle. Excusez-moi, je pensais que c'était elle.

JEANNE: Non, je suis désolée, c'est ma faute. J'étais persuadée qu'elle était déjà partie. J'aurais dû sonner.

GILDAS: En principe elle devait partir. C'est à cause de moi qu'elle est restée. Je pensais que vous étiez au courant.

JEANNE: Oui, oui. Je venais simplement prendre des affaires. Je ressors tout de suite.

GILDAS: Je vous en prie. Vous êtes chez vous.

JEANNE: Gaëlle n'a pas fini son stage?

GILDAS: Si, si... Elle repart dimanche. J'étais simplement venu la voir. Comme je fais l'armée près de Paris...

JEANNE: Je comprends, je comprends... (CP: 10).

Gênée, mais en même temps consciente de la gêne qu'éprouve son allocutaire, Jeanne essaie d'atténuer («simplement»), en le minimisant, l'impact de ce qu'elle ressent comme une intrusion territoriale, alors qu'elle est en réalité chez elle. C'est d'ailleurs le même comportement qu'elle assume tout de suite après, lorsque sa cousine Gaëlle lui demande si elle peut encore garder l'appartement.

(10) JEANNE: Mais c'est tout à fait normal, entre cousines.

(*Gaëlle est en train de fixer le sac que Jeanne a posé sur une chaise. Jeanne saisit son regard.*) Je venais tout simplement rapporter quelques affaires et en prendre d'autres. C'est le printemps (CP: 11).

Nous apprendrons peu après que Jeanne mentait –ce qui était déjà plus ou moins évident en raison de ses contradictions dans l'exemple (9)– et qu'elle avait en fait l'intention de rester chez elle:

(11) NATACHA: [...] Vous êtes à la rue?

JEANNE: Exactement. (*Elle rit.*) Et pourtant, j'ai les clefs de deux appartements! Mais celui où je voudrais aller est occupé par une personne à qui je l'ai prêté et qui reste plus longtemps que prévu. Et je ne peux pas la mettre à la porte, d'autant plus qu'elle a invité son petit ami (CP: 15).

Nous aurions tort néanmoins de réduire tout le comportement interactionnel à cette vision édulcorée et idyllique des relations intersubjectives. Il est peu d'interactions en fait qui ne témoignent que de l'accord entre les participants: plus la conversation est longue, plus les liens entre les interactants se serrent, plus la possibilité de divergences augmente. Conflit et coopération coexistent toujours, selon des proportions variables⁹:

Tout comme les jeux, les échanges communicatifs sont à la fois coopératifs et compétitifs (les participants étant à la fois des partenaires, et des adversaires) [...]. Donc, la coopération et le conflit sont deux composantes également nécessaires à la poursuite d'un dialogue, qui doit se garder sur ses deux flancs opposés: d'un côté, l'excès de conflit peut entraîner la mort de l'interaction, voire des interactants; mais de l'autre, l'excès de consensus ne mène lui aussi qu'au silence [...]. Tel est le statut paradoxal du dialogue; que sa survie se situe quelque part entre harmonie et cacophonie, «iréné» et «agôn», reconnaissance d'une identité et revendication d'une différence (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 147-149).

Le propre des rapports interpersonnels est d'évoluer vers un rapprochement progressif. Cette visée consensuelle accorde une place de choix aux témoignages d'affection de la politesse valorisante, aux précautions de la politesse réparatrice, à ce sage renoncement de la politesse abstentionniste. La recherche de l'harmonie interpersonnelle exige souvent du sujet le sacrifice de ses propres intérêts à la faveur de l'Autre; elle configure toujours le discours comme une longue suite de détours cherchant à éviter le moindre heurt, la moindre possibilité de conflit. La coopération n'est plus ici un principe voué à l'efficacité, mais une constante dans la gestion de tous les éléments de l'interaction. Or, que les relations de pouvoir se montrent un tant soit peu déséquilibrées et le penchant narcissique du sujet regagne tous ses droits. Depuis lors, sous le poids des circonstances et en dépendance des bondissements de la conversation, le sujet se trouve adopter, bon gré mal gré, une visée essentiellement polémique. Un locuteur peut certes chercher volontairement à se quereller, mais, très souvent aussi, le conflit s'instaure de façon involontaire: un geste, un regard, un simple changement de ton mal calculé d'un bout, ou mal interprété de l'autre, et la joie de la rencontre se métamorphose en malaise, pouvant aller du simple désappointement au dépit le plus profond. La «victime» n'a souvent d'autre choix que de se

⁹ Sans oublier toutefois que leur statut respectif n'est point symétrique: «On peut concevoir des conversations sans conflit, mais point de conversations sans coopération et sans consensus: en tant qu'il porte sur les contenus échangés, le consensus n'est pas nécessaire à l'interaction, mais en tant qu'il concerne les règles du jeu interactionnel, il lui est indispensable» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 155).

défendre, même au détriment de l'Autre, ce qui fait voler en éclats lois et normes conversationnelles.

4. L'impolitesse

Les circonstances présidant à l'apparition d'un comportement impoli regroupent, d'après Culpeper (1996), les suivantes possibilités: (a) l'un des interactants est placé dans une situation de pouvoir et peut plus facilement être impoli envers son allocutaire, (b) il existe un conflit d'intérêts et il importe de s'imposer à l'autre et d'avoir raison de lui, (c) un objectif positif à long terme peut être atteint par une stratégie d'impolitesse à court terme¹⁰, (d) le locuteur a tout simplement un intérêt particulier à attaquer la(les) face(s) de son allocutaire.

Dans un modèle calqué de celui de Brown et Levinson, Culpeper (1996: 356-357) pose que l'impolitesse, conçue en termes de menace de la face, peut adopter les stratégies suivantes:

- (1) Bald on record impoliteness – the FTA is performed in a direct, clear, unambiguous and concise way in circumstances where face is not irrelevant or minimised. [...]
- (2) Positive impoliteness – the use of strategies designed to damage the addressee's positive face wants.
- (3) Negative impoliteness – the use of strategies designed to damage the addressee's negative face wants.
- (4) Sarcasm or mock politeness – the FTA is performed with the use of politeness strategies that are obviously insincere, and thus remain surface realisations. [...]
- (5) Withhold politeness – the absence of politeness work where it would be expected.

Bien que les stratégies soient numérotées, rien n'indique à proprement parler si cet ordre est à interpréter comme une gradation d'impolitesse croissante ou décroissante –quoique cette dernière possibilité semble plus logique, le fait d'éviter un remerciement étant, par exemple, moins impoli qu'une insulte. Quant aux stratégies elles-mêmes, un certain nombre de remarques s'impose.

La première stratégie fait référence aux circonstances où l'impolitesse est ouvertement manifestée alors que le risque de perdre la face est considérable; les stratégies 2 et 3, de leur côté, orientent cette menace soit vers la face positive (ignorer l'autre, l'exclure d'une activité, rechercher le désaccord, etc.), soit vers la face négative (envahir l'espace de l'autre). Cependant, en dehors de cette spécification, il est malaisé de distinguer en quoi la première stratégie est différente des deux autres. Dans le modèle brown-levinsonien, leur distinction était fondée sur l'absence/présence d'actions réparatrices, mais, s'agissant d'impolitesse, cette distinction s'avère non-

¹⁰ Ce comportement a été particulièrement illustré par les études de Lakoff (1989) sur les discours dans les tribunaux américains. Cf. également Kasper (1990: 210) pour la notion de *strategic rudeness*.

pertinente à moins qu'elle ne se fonde sur l'emploi d'actes de renforcement, ce qui n'est pas signalé. Il nous semble donc que les trois premières stratégies peuvent être ramenées à une seule.

La quatrième, quant à elle, n'ajoute aux précédentes que la possibilité d'accomplir un acte impoli de façon indirecte, à travers un énoncé ironique, mais elle est susceptible de rentrer dans la même catégorie que les trois premières, la catégorie «productionniste», que nous pouvons appeler «agressive» dans la mesure où elle cherche à attaquer sans ménagement, opposée à la catégorie valorisante que nous avons retenue pour la politesse. L'impolitesse agressive consiste ainsi à accomplir des FTAs, que ce soit directement (stratégies 1 à 3) ou indirectement (stratégie 4) dans l'intention de menacer la face –positive ou négative– de l'allocutaire. Enfin, la stratégie 5 peut être mise au compte des stratégies abstentionnistes, dans la mesure où l'impolitesse se fait ici remarquer comme absence d'un comportement poli –FFA ou adoucissement d'un FTA– là où il serait à attendre. Contrairement à son versant poli, qui peut passer inaperçu, l'impolitesse abstentionniste est fortement marquée. L'allocutaire peut, à son tour, réagir à cette abstention, soit directement («Tu aurais pu me remercier au moins de tous mes efforts»), soit indirectement («Eh ben dis donc, t'es gentil toi!»). Signalons toutefois qu'une distinction doit être établie entre l'abstention délibérée et les oublis involontaires ou motivés par des différences socio-culturelles, comme dans le cas des communications exolingues ou des interactions avec enfants (*cf.* Kasper, 1990: 208).

Deux catégories d'impolitesse, que nous appellerons respectivement agressive et abstentionniste, peuvent ainsi être dégagées, qui coïncident avec la distinction proposée par Kerbrat-Orecchioni (1995: 77) entre: impolitesse «positive», qui «consiste à accomplir un FTA non adouci, ou même “durci”», et impolitesse «négative», qui «consiste à s'abstenir de produire un acte rituel attendu (salutation, excuse, remerciement, compliment, etc.)».

Les FTAs peuvent comprendre des comportements aussi divers que la monopolisation de la parole ou les interruptions inopinées du discours d'autrui, l'expression systématique du désaccord visant à créer un conflit, les insultes en tous genres, l'«iloiement» ou «troisième personne d'impolitesse» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 46), dans les circonstances où cet emploi vise à exclure l'un des interactants de la communication, etc. Parfois aussi, paradoxalement, c'est un excès de politesse qui s'institue en comportement impoli: comme le fait remarquer Meier (1995a: 352), même les expressions traditionnellement recensées comme «formules de politesse» (appellatifs, formules d'adresse, vouvoiement, etc.) dépendent de leur emploi effectif pour être perçues comme polies ou impolies. L'emploi inapproprié d'une formule de politesse là où elle n'est pas nécessaire constitue un cas d'hyperpolitesse, comportement déviant et excessif par rapport à l'état de la relation interpersonnelle qui opère une mise à distance de l'interlocuteur.

Considérons l'exemple suivant:

(12) JEANNE: [...] Enfin, j'emploie le mot transcendantal au sens large.

ÈVE: Qui comprend aussi le sens husserlien.

JEANNE: Si l'on veut.

ÈVE (à *Natacha*): Et d'après toi?

NATACHA: Quoi?

ÈVE: Transcendantal, ça veut dire quoi?

NATACHA: Ben, ce qu'elle dit. Une philo qui se place au plus haut sommet, qui dépasse tous les points de vue, les transcende.

ÈVE: Ce n'est pas du tout ça. Tu confonds transcendantal et transcendant, comme 99% des gens.

NATACHA: Dans ce cas, ça n'a rien de déshonorant. Ça ne m'a pas empêchée...

ÈVE: D'avoir seize au bac, je sais. Moi, je ne les ai pas eus, je n'ai eu que douze (*Natacha se lève.*) Ne sois pas vexée. Je voulais simplement montrer à Jeanne que ce n'est pas tout à fait ça qu'on apprend en classe de philo, généralement (CP: 41-42).

Le respect des normes interactionnelles interdit en principe l'emploi de variantes linguistiques qui ne seraient pas partagées par tous les interlocuteurs, puisque «la maîtrise d'un registre prestigieux (comme le «jargon» des juristes) peut être un facteur efficace de dominance dans l'interaction» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 83). L'imposition de thèmes et de termes qui signalent le locuteur comme appartenant à une classe dont les autres seraient exclus apparaît donc comme une tentative de domination susceptible de s'instituer en impolitesse. Tout au long de la conversation, Ève essaie de se poser en égale vis-à-vis de Jeanne à travers le thème choisi –la philosophie– et l'emploi de références qui demeurent obscures pour les non-initiés. La question qu'elle adresse à Natacha aurait notamment pour effet de souligner l'écart existant entre elles –bien qu'elles aient à peu près le même âge. La contradiction renforcée de la réponse de Natacha («ce n'est pas du tout ça») et le fait de l'exclure de l'élite minoritaire des gens capables de distinguer entre «transcendantal et transcendant» –différence qu'elle n'explique point d'ailleurs– menacent sérieusement la face positive de Natacha, qui tente de la rétablir en faisant appel à une preuve de sa compétence. Or l'anticipation d'Ève laisse suffisamment entendre que cette preuve a été déjà invoquée à plusieurs reprises. Contrairement à l'anticipation coopérative, la complétion ne témoigne pas dans ce cas d'une affinité empathique. Elle s'institue au contraire en interruption délibérée, en véritable FTA contre la face positive du locuteur, dont le discours –renvoyé au statut de rengaine répétée à tout propos, comme en témoigne la présence de «je sais»– peut être aisément complété par son interlocuteur. L'usure de l'argument en affaiblit la puissance, le mérite de Natacha, le seul

dont elle semble pouvoir se prévaloir, se trouve corollairement dévalorisé. La consistance de la preuve –avoir seize au bac– est ensuite niée par l'expérience: Ève, n'ayant eu que douze, sait pourtant beaucoup plus que Natacha. L'impact du FTA, considérable, est encore aggravé par une mise en question de la légitimité de la réaction de Natacha («ne sois pas vexée»), implicitement jugée comme puérile et disproportionnée à l'égard des intentions –inoffensives– d'Ève («je voulais simplement montrer»), qui n'aurait pas entrepris ce discours dans le dessein d'agacer Natacha, mais d'illustrer, à travers un exemple concret, ses opinions.

L'impolitesse abstentionniste, quant à elle, traduit souvent une prétendue supériorité taxémique empreinte d'indifférence. Margot occupe, lors de son premier contact avec Gaspard, une place institutionnelle dissymétrique qui la renvoie en quelque sorte à un statut inférieur (client *vs* serveuse).

(13) MARGOT: Vous avez terminé?

GASPARD: Oui, oui (*il regarde de l'autre côté pendant qu'elle dessert la table*).

MARGOT: Vous désirez un café?

GASPARD: Non.

MARGOT: L'addition?

Gaspard ne répond pas, fait signe d'acquiescement (CE¹¹).

Gaspard montre, à travers son comportement non-verbal –regard détourné– et par ses réactions verbales –refus non atténué face à une offre et absence de remerciement dans un échange fortement ritualisé, voire absence de verbalisation dans la dernière intervention–, qu'il n'a aucun intérêt à établir le contact avec la serveuse.

Or l'évaluation d'un acte comme étant impoli peut être nuancée selon les circonstances. Cette perception varie ainsi, par exemple, selon le caractère initiatif ou réactif de l'acte: «Rudeness is subject to negative social sanction if it is «self-initiated», i.e. if no event that would license the unmuted expression of aggressive affect is publicly noticeable. In response to someone else's rude behavior, however, «reactive» rudeness is seen as legitimate» (Kasper, 1990: 209).

Ce qui nous permet d'ajouter à notre classement une troisième catégorie d'impolitesse: l'impolitesse réparatrice. Elle apparaît plus ou moins légitimée en tant que mécanisme d'autodéfense en réponse à une agression de l'allocutaire, ou comme sanction portée à l'égard d'une violation flagrante d'un autre principe conversationnel (pertinence, informativité, exhaustivité, alternance). Il ne faut pas oublier en effet que toute action entraîne une réaction: l'allocutaire a ainsi le choix entre faire semblant de ne pas sentir vexé –ce qui fait en même temps échouer l'intention agressive du locuteur–, considérer qu'un froid silence est le meilleur moyen de montrer sa désapproba-

¹¹ Cet exemple est tiré du corpus filmique, puisque la version imprimée ne retient qu'une brève description de la scène: «La servante est avenante. [...] Elle essaie d'engager la conversation avec Gaspard. Il ne répond que par monosyllabes à ses questions» (74).

tion, ou encore répondre FTA pour FTA –ce qui reviendrait en somme à appliquer la loi du talion. Cette réaction est notamment fréquente lorsque plus de deux interlocuteurs se trouvent engagés dans une interaction à caractère conflictuel et qu'il importe de faire valoir ses opinions et ses qualités devant une tierce personne que l'on prend à témoin, comme c'est le cas pour Jeanne, prise toujours au milieu dans les affrontements entre Ève et Natacha.

(14) NATACHA: [...] excuse-moi, mais c'est la première fois que je vois quelqu'un fumer en faisant la cuisine.

ÈVE: Je sais que ça ne se fait pas, mais je suis très soigneuse. Sois tranquille, je ne ferai pas tomber de cendres dans les casseroles! (*À peine a-t-elle dit cela qu'un peu de cendre se détache, par accident, semble-t-il, de la cigarette qu'elle tenait à la main, et tombe sur une rondelle de pomme de terre.*) Ça y est! Chaque fois que je me vante de quelque chose, vlan! (*Elle pose sa cigarette sur le coin de la table, prend la rondelle et la jette sur les épluchures*). Excuse-moi. J'espère que tu n'en es pas à une rondelle de pomme de terre près.

NATACHA: Et toi, que tu n'es pas à une cigarette près!
Elle prend la cigarette et la jette sur les épluchures.

ÈVE: Eh! (*Calmelement*) Tu as tout à fait raison, j'ai un paquet à peine entamé.

Elle sort le paquet de sa poche, prend une autre cigarette. Natacha veut bondir, Jeanne la retient.

JEANNE: Arrête Natacha!

ÈVE: Rassure-toi, je vais la fumer tranquillement à côté. J'en ai marre d'éplucher.

Natacha se met au travail sans mot dire. Ève allume sa cigarette, prend un bouquin et une assiette en guise de cendrier.

NATACHA (*bondissant et s'emparant de l'assiette*): Pas cette assiette! Ève a le réflexe prompt. Avant que Natacha ait eu le temps de se mettre hors de sa portée, elle lui a saisi le poignet.

NATACHA (*criant*): Lâche-moi! Tu vas la casser... Je te dis de me lâcher! Lâche!

(Ève lâche prise et Natacha va poser l'assiette avec précaution sur le buffet). Tu ne te rends pas compte que c'est une assiette ancienne. C'est peut-être la chose la plus ancienne qu'on ait dans la famille!

ÈVE: Bon, et alors? Si elle s'était cassée, ça aurait été de ta faute. Qu'est-ce que c'est que ces façons de se précipiter? Tu aurais pu me le demander poliment.

NATACHA: Tu la tenais à peine. Elle pouvait tomber d'un instant à l'autre.

ÈVE: Tu parles! J'ai certainement moins cassé que toi, dans ma vie.

NATACHA: De toute façon, une assiette n'est pas un cendrier.

ÈVE: Ce n'est pas ma faute, s'il n'y a pas de cendrier ici.

NATACHA: Quand il n'y a pas de cendriers, on ne fume pas.

ÈVE: Oh, là, là! Mais qu'est-ce que c'est que cette dictature? Je me demande ce que font les gens que vous recevez ici. En fait, vous ne recevez personne. Vous feriez mieux de la vendre, votre baraque. Igor est beaucoup trop bon de s'en occuper et de s'emmerder à repeindre un bout de ferraille uniquement pour te faire plaisir. Puisque vous êtes venues, il n'a plus besoin d'être là. Nous, on rentre à Paris (CP: 49-51).

Une dernière classe d'impolitesse peut enfin être mise au compte du rituel. Il est en effet des situations où c'est précisément le comportement impoli qui est attendu. Cortès (2008) signale ainsi par exemple l'influence que le féminisme et le jeu-nisme ont sur les nouveaux usages langagiers: insultes, jurons, gros mots et autres manifestations d'impolitesse s'instituent en emblèmes d'une lutte identitaire (*cf.* également Laffite et Younsi, 2004, pour le parler des jeunes banlieusards). Il en va de même

lorsqu'on est entre pairs et qu'on veut faire simple, sans manière, convivial, peuple, un bon connaisseur de la langue doit être capable de jouer sur les registres lexicaux les plus gras sans craindre de choquer quiconque. Il honorera même le contrat tacite de bonne ambiance passé avec ses commensaux en mettant une bonne louche de vulgarité conviviale dans son langage (Cortès, 2008: 51).

Nous n'avons retenu jusqu'à présent que le versant allo-centré de la politesse, conçue comme moyen de mise en valeur ou de sauvegarde des faces de l'allocutaire. Mais pour reprendre la conception goffmanienne de l'équilibre, il nous faut également envisager les répercussions de ces actions sur les faces du locuteur.

5. L'auto-politesse

Le classement des FTAs élaboré par Brown et Levinson reconnaît la possibilité que certains actes menacent la face du locuteur, les FTAs relevant dans ce cas de l'ordre de l'auto-dépréciation, de l'offre, de l'excuse, etc. Cependant, comme nous l'avons signalé ci-dessus, les stratégies de politesse qu'ils proposent ne concernent que la seule face de l'allocutaire. L'approche brown-levinsonienne, exclusivement allo-centrée, semble donc poser que le locuteur, défenseur acharné et altruiste des faces de son partenaire, serait tenu d'endurer patiemment les menaces contre ses propres faces. Or l'expérience quotidienne vient démentir ce postulat, peu de sujets se conformant

au sacrifice inconditionnel de leurs prérogatives pour ne faire prévaloir que les intérêts de l'Autre.

Dans le but de redonner une place au locuteur au sein de la théorie de la politesse, Chen (2001) a développé un modèle explicatif de la politesse auto-centrée (*self-politeness*), concernant les situations dans lesquelles le comportement du locuteur obéit au besoin de protéger ses propres faces.

La menace contre la face du locuteur peut provenir aussi bien d'un FTA accompli par l'allocutaire que d'un acte accompli par le locuteur lui-même, éventualité que Chen désigne comme SFTA (*Self-Face Threatening Act*). Quatre stratégies, calquées sur celles de Brown et Levinson¹², sont à la disposition du locuteur, numérotées par ordre d'«auto-politesse» croissante: (1) accomplir le SFTA directement et sans action réparatrice; (2) accomplir le SFTA avec une action réparatrice; (3) accomplir le SFTA indirectement; (4) ne pas accomplir le SFTA. Ainsi par exemple, face à un reproche fait par l'allocutaire («Tu as encore oublié d'éteindre l'ordinateur»), menaçant la face du locuteur, celui-ci sera normalement amené à produire une excuse, soit ouvertement et sans action réparatrice («Désolée»), soit avec une action réparatrice, telle qu'une justification («Je suis désolée, j'ai dû partir en vitesse»), soit encore indirectement, moyennant une violation des maximes du principe de coopération («Bof, tu sais... ma mémoire...»; «Écoute, je suis humaine!»); le plus «poli» envers soi-même étant en tout cas d'éviter de produire un SFTA. Enfin, même en absence de FTA, le locuteur se trouve parfois accomplir des actes susceptibles de constituer des SFTAs, ne serait-ce que pour respecter la maxime de modestie. Dans ce cas, il mesurera les suites de cet acte et choisira une stratégie en conséquence.

Or la proposition de Chen semble poser paradoxalement sous le terme de *self-politeness* que la seule réponse possible face à un FTA accompli par l'allocutaire est de produire à son tour un acte menaçant sa propre face (SFTA), et par conséquent d'être impoli envers soi-même ou, dans le meilleur des cas, de l'éviter. Corollairement, cette approche n'envisage pas la possibilité de défendre activement les propres faces des attaques subies. Dans ce sens, la distinction proposée par Kerbrat-Orecchioni, plus proche des postulats goffmaniens de l'équilibre, nous paraît plus intéressante. Elle distingue, à l'intérieur de son modèle de politesse, des principes A-orientés (allo-orientés) et des principes L-orientés (auto-centrés), ces derniers pouvant être «favorables à L», ceux «qui invitent à protéger ses propres faces négative et positive, et en

¹² La différence essentielle avec le modèle brown-levinsonien réside dans le fait que Chen ne distingue pas entre orientation envers la face positive ou négative: «each of superstrategies can be oriented toward both positive and negative self-face, depending on the communicative event the speaker is engaged in» (Chen, 2001: 96).

particulier à ne pas y attenter soi-même», ou «défavorables à L» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 185)¹³.

Les principes favorables à L ajouteraient aux stratégies de Chen la possibilité de réagir à une menace autrement que par l'accomplissement d'un SFTA: «sauvegardez dans la mesure du possible votre territoire [...], mais aussi: ne vous laissez pas “traîner dans la boue”, ne tolérez pas que votre image soit injustement dégradée, répondez aux critiques, aux attaques et aux insultes» (*ibid.*: 184). Ces principes favorables au locuteur ne sauraient néanmoins inclure l'accomplissement d'actes valorisant ostensiblement la propre face –que nous proposons d'appeler *Self-Face Flattering Acts* (SFFAs) sur le modèle des FFAs posés par Kerbrat-Orecchioni et des SFTAs de Chen¹⁴–, un comportement de ce genre étant perçu comme incompatible avec les normes de civilité.

Les principes défavorables à L, de leur côté, illustrent les cas où, indépendamment de l'existence d'une menace provenant de l'allocutaire, le locuteur est amené à mettre en danger ses propres faces, le plus souvent par souci d'observer un comportement poli envers son partenaire: «s'il convient parfois de se rabaisser, c'est qu'il y a des chances pour que l'autre s'en trouve du même coup rehaussé» (Kerbrat-Orecchioni, 1992: 188).

Le rapport du locuteur à sa propre face peut donc emprunter différentes voies qui mélangent à des degrés divers politesse et impolitesse:

(a) L'auto-impolitesse (SFTA). Divers cas sont à envisager:

(a.1) Le SFTA rituel: tel que peut l'être, par exemple, la réponse à un compliment. Le compliment constitue, au dire de Kerbrat-Orecchioni (2005: 227), un «cadeau verbal» [...] quelque peu empoisonné» susceptible de contenir un FTA:

d'abord parce qu'en tant que jugement c'est un acte d'ingérence dans les affaires d'autrui, ensuite parce que comme tous les cadeaux, le compliment place son bénéficiaire en position de débiteur: s'il accepte le compliment, le complimenté peut se sentir «obligé», c'est-à-dire tenu de fournir en compensation une contrepartie (ne serait-ce que sous la forme de bonnes grâces, ou de la production d'un contre-compliment), ce qu'il n'a pas forcément envie de faire.

Ce «cadeau» instaure en outre, pour le complimenté, une contrainte réactive: il exige de lui une réponse, verbale ou comportementale –l'absence de réaction devenant elle aussi un type de «réponse». Or l'acceptation pure et simple s'apparente trop

¹³ Signalons toutefois que pour Kerbrat-Orecchioni –comme pour Leech et pour Brown et Levinson–, seuls les principes A-orientés relèvent *stricto sensu* de la politesse: tout comme notre liberté ne peut être exercée au-delà des bornes qui assurent la liberté d'autrui, l'attention à la propre face ne serait concevable que dans le cadre des limites imposées par la politesse envers l'autre.

¹⁴ Kerbrat-Orecchioni parle à cet égard d'«auto-FTAs» et «auto-FFAs» (2005: 204).

à un SFFA, contraire à la loi de modestie. Magali en est sans doute consciente, et choisit de réparer après coup sa première réaction qui, interprétée à la lumière des nouvelles informations qu'elle est sur le point d'apporter («c'est mon vin»), serait inévitablement constitutive d'un SFFA.

(15) MAGALI: [...] Vous aimez?

GÉRALD: Il a bien vieilli. Quelle année? Quatre-vingt-neuf!
Pour un vin de la région c'est tout à fait exceptionnel! (*elle sourit*)

MAGALI: Je suis d'accord avec vous.

GÉRALD: Il est aussi bon qu'un gigondas que j'ai bu avant-hier.

MAGALI: Excusez-moi de faire ma publicité, si je puis dire, mais c'est mon vin. Je suis viticultrice (CA: 164).

Le refus sans ambages serait quant à lui constitutif d'un FTA, puisque comme tout «cadeau» le compliment semble naturellement fait pour être accepté. Entre les deux extrêmes, la politesse conseille d'adopter des solutions intermédiaires, parmi lesquelles, les plus communes sont celles du compromis et de la dérobade (Kerbrat-Orecchioni, 2005: 227-228). Les premières consistent à accepter l'éloge tout en en minimisant la portée. Le rire et le sourire constituent le moyen non verbal le plus fréquent d'acceptation atténuée (*cf.* ci-dessus les exemples 1 et 2), mais l'acceptation peut aussi être suivie d'une contradiction partielle du contenu propositionnel posé ou de procédés de dépersonnalisation qui font porter le mérite du compliment sur des agents extérieurs.

(16) MARGOT: [...] Elle [Solène] est très bien, qu'est-ce qu'il te faut!

GASPARD: Peut-être mais ce n'est pas mon genre.

MARGOT: Je suis sûre que tu es le sien. Elle te regardait.

GASPARD: Mais non! Tu me mènes en bateau. Ce n'est pas du tout le genre de filles auxquelles je plais. Tu as vu les mecs avec qui elle était? (CE: 84).

(17) GÉRALD: Elles sont très belles [vos mains], elles ne sont pas abîmées du tout.

ISABELLE: Je mets des gants (*elle retire sa main que Gérard a essayé de saisir*). Je mets des gants, puis j'ai un ouvrier à l'année, et des saisonniers (CA: 154).

(18) LOÏC (*serrant Félicie dans ses bras*): Tu dis que tu t'exprimes mal, mais tu sors parfois des phrases qui sont magnifiques.

FÉLICIE: Oui, c'est parce que c'est le sentiment qui parle (CH: 239).

Les stratégies de «dérobade» recouvrent toutes les manifestations de l'évitement. Le complimenté peut ainsi jouer la sous-interprétation et feindre de s'attacher au simple contenu littéral de l'énoncé, voire «faire la sourde oreille» en affichant une absence totale de prise en compte du compliment¹⁵. Les deux sont successivement appliquées par Isabelle.

(19) GÉRALD: [...] Je ne m'imaginais pas qu'une femme de la campagne pouvait être aussi élégante.

ISABELLE: Je n'y ai pas toujours vécu. [...]

GÉRALD: [...] Mais vous, comment se fait-il qu'une femme belle et élégante comme vous ait besoin de mettre une annonce?

ISABELLE: Mais moi aussi, je suis comme vous. Je suis née en Tunisie, je suis venue dans la Drôme à sept ans. Après mon bac, je me suis mariée et puis je suis allée vivre dans une petite ville de Franche-Comté. À la mort de mon mari, je suis revenue ici, chez mon père, qui est mort depuis, et je ne connais plus personne. Pendant un moment, la présence de mes deux enfants m'a donné l'illusion d'être bien entourée. Mais ils sont grands maintenant, ils m'ont quittée. C'est plutôt vous qui m'étonnez. Un homme a plus de facilités pour prendre l'initiative qu'une femme (CA: 152).

(a.2.) Le SFTA réparateur: la réparation peut relever soit de l'ordre de la prévention (exemple 20: «Je n'ose pas te le dire»), soit de l'ordre de la compensation (exemple 21: «Tu as raison, je suis con, je me suis mal exprimé»), lorsque le locuteur prend conscience qu'il va commettre ou qu'il a commis un acte socialement critiquable ou un FTA envers son allocataire.

(20) MAGALI: Tu sais pourquoi j'étais si furieuse contre toi?

ISABELLE: Ben oui. À cause de l'annonce.

MAGALI: Non: avant même que j'y ai pensé.

ISABELLE: Alors, pourquoi?

MAGALI: Tu ne t'en doutes pas? Je n'ose pas te le dire. Je m'étais imaginée... Je vous avais surpris tous les deux au salon

ISABELLE: Oh! En train de nous embrasser? Et toi, tu as supposé?

¹⁵ Ce genre de «malentendu» reste néanmoins rituel et n'entraîne donc pas de négociations interprétatives: «*le compliment est bel et bien advenu, même s'il n'est pas traité comme tel*, et si le destinataire préfère adopter une stratégie d'évitement»; personne au demeurant n'est dupe de cette stratégie: le complimenteur sait que son compliment a été bien perçu (il n'éprouve donc pas le besoin de produire une réparation du genre «Mais je t'ai fait un compliment, je ne t'ai pas posé une question!»), et le complimenté sait que le complimenteur sait que son compliment a d'une certaine manière fait mouche. Il s'agit là d'une sorte de malentendu routinisé, d'une convention admise par les deux partenaires de l'échange» (Kerbrat-Orecchioni, 2005: 79-80).

MAGALI: Non. Je n'arrivais pas à imaginer ça de ta part. J'étais très choquée et absolument démoralisée à l'idée que le seul homme que j'avais remarqué depuis X temps, c'était toi, ma meilleure amie, qui lui avais mis le grappin dessus.

ISABELLE: Et bien moi, je suis un peu choquée que ma meilleure amie puisse supposer de telles choses de moi (CA: 180-181).

(21) MARGOT: [...] Tu vois ce qui te sauve quand même c'est ta bêtise. Je n'ai même pas envie de te prendre au sérieux. Que les garçons sont cons, mais qu'ils sont cons! Une fille a beau être nulle, débile, demeurée, ça ne descend jamais à ce niveau-là.

GASPARD: Tu as raison. Je suis con, je me suis mal exprimé, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Au contraire, je...

MARGOT: Tais-toi! Ça suffit, j'ai compris. N'aggrave pas ton cas (CE: 103).

Ce genre de réparation est, comme dans les exemples ci-dessus, très souvent accompli à travers des commentaires métadiscursifs évaluatifs ayant pour but (a) de signaler que les propos tenus vont à l'encontre de la *doxa*, voire frôlent l'indicible («C'est fou/bête/bizarre/ridicule de dire ça, mais...»), ou (b) de mettre en évidence que le locuteur est conscient que le contenu du discours est susceptible d'éveiller chez l'autre une réaction négative qu'il essaie de mitiger en la devançant («C'est dur, honteux, prétentieux, égoïste, méchant de dire ça, mais...»). D'après Heisler *et al.* (2003: 1619) ces commentaires, constitutifs d'un SFTA qui met en question les capacités sociales, psychologiques ou morales du locuteur, s'avèrent particulièrement aptes à atténuer un FTA, tout en épargnant à l'allocutaire la tâche, souvent pénible, d'avoir à censurer les propos du locuteur.

(a.3.) Le SFTA impoli. Toute action du locuteur est censée imposer à l'allocutaire une contrainte réactive. En principe, la réaction préférée à un acte d'auto-critique (SFTA) relève de la réparation –négation de la critique–, éventuellement accompagnée d'un FFA. La première réaction de Margot contient, sous forme d'évaluation implicite («quand même»), un FFA que Gaspard interprète à tort comme une confirmation de son propre SFTA. La réparation réapparaît explicitement à travers un FFA renforcé par le superlatif absolu («très beau»).

(22) MARGOT: On sait peut-être quand elle rentre [Léna]? Tu es allé voir chez ses cousins?

GASPARD: Je vais te paraître idiot, mais je ne sais même pas où ils habitent: du côté de Saint-Lunaire, c'est tout ce qu'elle m'a dit. Je n'ai ni leur nom, ni leur numéro de téléphone. Elle ne l'avait pas sur elle quand on s'est quittés. Elle devait m'envoyer ses coordonnées mais elle ne m'a pas écrit du tout.

MARGOT: Et tu es venu quand même?

GASPARD: Tu me prends pour un fou total? Hein?

MARGOT: Non, au contraire, je trouve ça très beau (CE: 81).

Or il faut garder à l'esprit que les limites de l'auto-dépréciation sont culturellement déterminées. Ce type de comportement est plus courant dans les sociétés à ethos inégalitaire, «qui valorisent avant tout le respect des “places”, et disposent d'une abondante panoplie de marqueurs dévolus à cette fin (formes de la salutation, honorifiques et humiliatifs divers, et autres “taxèmes”, grammaticalisés ou non) (Kerbrat-Orecchioni, 2002: 12). Il est sans doute intéressant à cet égard de consulter des études comparatives interculturelles et celles consacrées aux cultures orientales¹⁶.

Dans notre culture occidentale, un excès d'autocritique est susceptible de traduire une certaine complaisance envers soi-même, qui plonge certainement l'interlocuteur dans l'embarras puisqu'il se trouve éventuellement contraint de nier les SFTAs successifs et d'accomplir des FFAs explicites ou implicites, comme le montre l'exemple suivant, où Margot traverse diverses étapes, de la négation réparatrice par généralisation («c'est vrai de tout le monde»), à l'ironie («tu as de la chance»), enfin à la critique de ce comportement inadéquat («tu as fini de te débiter?»). Comme Gaspard poursuit encore ses plaintes, Margot ne peut s'empêcher de lui imposer le silence.

(23) GASPARD: Tu vois, mon seul problème, surtout quand je suis en face d'un groupe, ce n'est pas tellement de communiquer comme on dit, mais d'être.

MARGOT: Être ou n'être pas...

GASPARD: ...Oui, c'est la question. C'est peut-être pédant de dire ça, mais c'est vrai.

MARGOT: C'est vrai de tout le monde. Un seul, en face d'un groupe, ne fait pas le poids.

GASPARD: Non, je connais des gens qui s'intègrent très bien et qui en existent davantage... Moi, j'ai l'impression que le monde existe autour de moi, mais pas moi. Je n'existe pas, je suis transparent, invisible. Je vois les autres, mais ils ne me voient pas.

MARGOT: Tu as de la chance. J'aimerais bien parfois.

GASPARD: Mais je ne suis pas comme toi. Je ne suis pas curieux de n'importe qui. Je n'ai pas envie d'observer. Je ne suis même pas observateur, je ne suis rien.

MARGOT: Mais non!

GASPARD: Tu vois, même si je suis avec le type le plus moche, le plus insignifiant, c'est lui que les filles remarquent,

¹⁶ Cf., par exemple, B. Pizziconi (2003), M. Haugh et C. Hinze (2003), H. Spencer-Oatey et J. Wemying (2003), S. R. Upadhyay, (2003) ou J. Cortès, (2008).

pas moi. Et ce n'est pas parce que je n'en fais pas assez, parce que plus j'en fais, moins ça marche.

MARGOT: Tu as fini de te débiter? Si c'est pas de l'orgueil, ça!

GASPARD: Non mais comprends-moi, c'est pas qu'on me trouve affreux ou débile. C'est plutôt qu'on n'arrive pas à classer dans une catégorie. Par exemple, je fais jeune: on aimerait me trouver tout doux, tout mignon, et on s'aperçoit que je ne le suis pas. Alors on dit, comme toi, que je suis cynique.

MARGOT: Mais non!

GASPARD: Mais si. Et pourtant, au fond, tu es la seule fille à qui je ne sois pas antipathique. Parce que même Léna.

MARGOT: Oh assez! Si tu continues, tu vas finir par le devenir! (CE: 89-90).

(a) L'auto-politesse abstentionniste.

Le locuteur évite ou essaie de réduire au minimum les situations susceptibles de menacer ses faces. Ce comportement peut être remarqué ou non par l'allocutaire: par exemple, un changement de thème de conversation peut être subtilement réalisé, ou brusquement introduit, et dans le dernier cas, il fait porter l'attention sur le locuteur en place; plus explicitement, un énoncé du genre «Je ne veux pas en parler» signale une stratégie abstentionniste. Félicie, qui a perdu l'homme de sa vie à cause d'un lapsus, éprouve un grand besoin de retrouver son calme, qu'elle identifie à la nouvelle vie qu'elle est sur le point d'entreprendre avec Maxence. Le bonheur du passé inéluctablement perdu, elle choisit d'y renoncer définitivement, de ne plus revenir en arrière, de ne regarder qu'en avant. C'est pour cette raison qu'elle «impose» à Maxence une censure qui constitue moins un FTA qu'un FFA («je ne veux aimer que toi») ainsi qu'un moyen de s'éviter elle-même des blessures.

(24) FÉLICIE: Non! Oh! Et puis je ne veux plus y penser. Tout ça c'est du passé. Je ne veux pas revenir là-dessus. On n'en parle plus. Promis? Je ne veux plus penser qu'à toi, je ne veux aimer que toi (CH: 198).

(b) L'auto-politesse (SFFA) valorisante.

La mise en valeur de la propre face, auto-politesse que nous dirons valorisante, est considérée signe de narcissisme et d'impolitesse:

(25) GASPARD: Je veux simplement te prendre la main.

LÉNA: Non!

GASPARD (*joignant le geste à la parole*): Ben le bras, alors? Ou l'épaule?

LÉNA (*se dégageant*): J'ai dit non. Mais tu vas me lâcher? (*elle commence à courir, il la suit*)

GASPARD: (*lui reprenant la main*): Même la main! Mais je ne fais rien!...

LÉNA: Non!

GASPARD: Mais pourquoi?

LÉNA: Parce que c'est comme ça. Je n'ai pas de comptes à te rendre! Pourquoi faut-il toujours que ce soit moi qui fasse ce que tu veux, et pas toi ce que je veux, moi? Et ce que je te dis à toi, je le dis aux autres. Je suis infiniment supérieure à tous ces mecs qui tournent autour de moi: je ne vois pas pourquoi ils m'imposeraient leur volonté. Je ne veux faire cadeau à personne, absolument personne, de la moindre parcelle de ma liberté, ou alors à celui que j'aimerai, quand je l'aurai trouvé (CE: 113-114).

Incompatible avec la modestie, péché d'orgueil et vaine fierté qui «atteint indirectement, par un mouvement inverse de dévalorisation implicite, la face d'autrui» (Kerbrat-Orecchioni, 2005: 202), l'auto-politesse valorisante apparaît rarement sans atténuation, les adoucisseurs les plus fréquents étant l'ironie et les commentaires évaluatifs métadiscursifs.

(26) MAGALI: Il est beau, il est sain [le raisin du vignoble de Magali].

ISABELLE: Oui.

MAGALI: Je passe pour une fada mais... Regarde.... Regarde, comme il est beau là.

ISABELLE: Oui, il est superbe. [...]

MAGALI: [...] Tu vas penser que c'est prétentieux ce que je te dis, mais je me considère beaucoup plus comme un artisan que comme une exploitante. Quel mot affreux, écoute, exploitante! Je n'exploite pas la terre, je l'honore (CA: 131-133).

Or, comme c'était le cas pour l'impolitesse, l'auto-politesse «défensive» peut être en quelque sorte légitimée comme réaction à un FTA accompli par l'allocutaire, ce qui nous permet de l'inclure dans le groupe des stratégies réparatrices.

(27) JEANNE: Chez Kant? L'exemple, c'est «tout ce qui arrive à une cause». Mais on peut prendre aussi les jugements mathématiques. «La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre», ce n'est pas tiré du concept de droite, et ce n'est pas non plus dans l'expérience.

IGOR: Oui, parce que l'espace est une forme *a priori* de la sensibilité.

ÈVE: Bravo! En fait, tu n'as rien oublié. (*À Natacha*) Tu as tout de même appris ça?

NATACHA: Non, je te dis! On en a peut-être parlé, mais je n'étais pas là, ou je n'écoutais pas. Mais (*la dévisageant en ricanant*) ça ne m'a pas empêchée d'avoir seize au bac (CP: 43-44).

6. Quelques éléments de conclusion

Les études sur la politesse ont généralement ramené toutes ces manifestations à des dichotomies: politesse *vs* impolitesse, dont chacune positive *vs* négative, et FTA *vs* FFA. La distinction auto- *vs* allo-centrée semblait quant à elle peu pertinente, la politesse *stricto sensu* ne pouvant être exercée qu'à l'intention de l'Autre. Or il nous semble qu'une prise en compte des comportements auto-centrés s'avère indispensable, dans la mesure où ils illustrent bien à quel point les interlocuteurs se trouvent sujets à deux pulsions contradictoires: comment être poli et éviter en même temps de trop se sacrifier soi-même? Soumis à une «double contrainte» afin de concilier les «deux unités primitives, et primitivement antagonistes, que sont l'ego et l'alter» (Kerbrat-Orecchioni, 1996: 64-65), les interactants sont constamment obligés de choisir entre deux ordres de normes antinomiques: les principes défavorables au locuteur, répondant à la dichotomie «impolitesse envers soi—politesse envers l'autre»; et les principes favorables au locuteur, qui instaurent la polarité inverse, «politesse envers soi—impolitesse envers l'autre».

Entre ces deux pôles, il existe toutefois des paliers intermédiaires. L'auto- politesse abstentionniste, ne constitue-t-elle pas en même temps une preuve de politesse envers l'autre dans la mesure où le fait d'éviter un SFTA épargne à l'allocutaire le spectacle pénible de notre dégradation? Et inversement, un excès d'auto-impolitesse ne devient-il pas impoli? Replacées dans le cadre de leurs données situationnelles, aussi bien la politesse que l'impolitesse peuvent voir inversées leurs valeurs, l'hyperpolitesse faisant figure d'impolitesse, l'impolitesse devenant polie —et non plus un comportement «hors-la-loi»— lorsqu'elle est rituelle. Enfin, la prise en compte du caractère réactif des actes vient également nuancer les interprétations aprioristiques, tout en légitimant certaines réponses «impolies» lorsqu'elles sont mises au service de la réparation auto-centrée.

Traditionnellement placées aux confins de la civilité, impolitesse et auto-politesse viennent donc réclamer la place qui leur est due dans la dialectique des liens interpersonnels progressivement noués dans et par la pratique communicative, entre des êtres qui ne partagent pas nécessairement les mêmes présupposés et dont les réactions sont très souvent imprévisibles. Confronté à ses semblables, chaque interactant sacrifie nécessairement une partie de sa face négative, renonce en quelque sorte à sa condition d'«individu»: ancré dans un milieu qui lui accorde un statut, divers rôles et des normes de comportement qui s'y rapportent, dans un cadre spatio-temporel qui détermine l'opportunité de ses réactions mais aussi ses attentes par rapport à ses

partenaires, et constamment dédoublé en outre selon la sphère du privé et du public¹⁷, chaque Janus individuel se mue en sujet multidimensionnel et kaléidoscopique dont les comportements ne sauraient être envisagés en termes purement dichotomiques et quelque peu manichéens.

Quant à l'application de ces critères à l'étude des dialogues de fiction, il est évident que, au cinéma, comme dans la vie, l'être se révèle notamment à travers son comportement interactionnel. L'impolitesse, en tant que comportement marqué et déviant par rapport à la norme, constitue sans doute à cet égard un champ d'étude privilégié, mais les manifestations relevant de la politesse –valorisante, réparatrice ou abstentionniste– n'en sont pas moins porteuses d'information: la nature des actes échangés, les positionnements individuels et les réactions qu'ils suscitent interviennent dans la création d'un profil interactionnel et identitaire qui vient enrichir de diverses nuances le caractère du personnage. L'étendue nécessairement limitée de cette étude ne nous permet certes que d'apporter quelques exemples illustratifs, mais une analyse approfondie des comportements des personnages –des plus altruistes aux plus égotiques– fournirait l'occasion de dégager divers archétypes identitaires: le «généreux», complimenteur ou serviable, caractérisé par la production de FFAs, l'«abstentionniste» poli ou impoli, le «narcissique» dont les SFFAs traduisent suffisamment sa complaisance envers soi-même, l'«adoucesseur» qui tente de réparer des offenses réelles ou potentielles, l'«agresseur» toujours prêt à rendre FTA pour FTA, etc. Nous concluons donc sur un horizon qui soulève peut-être plus de questions qu'il n'en résout mais qui laisse la porte grande ouverte à de nouvelles analyses.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, É. (1966): *Problèmes de linguistique générale 1*. Paris, Gallimard.
- BROWN, P. et S. LEVINSON (1987): *Politeness: some universals in language usage*. Cambridge, Cambridge University Press.
- CHEN, R. (2001): «Self-politeness: A proposal». *Journal of Pragmatics*, 33, 87-106.
- CORTES, J. (2008): «Mouche ton nez, dis bonjour à la dame!». Réflexions didactologiques sur la politesse et sur sa vision spéculaire». *Synergies Espagne*, 1, 47-58.
- CULPEPER, J. (1996): «Towards an anatomy of impoliteness». *Journal of Pragmatics*, 25, 349-367.

¹⁷ Cette distinction entre la sphère publique et la sphère privée ne va pas sans conséquences dans notre perception et évaluation des comportements. Pour tel locuteur occupant un rôle de professeur, un compliment fait par une étudiante et portant sur ses compétences professionnelles pourra être jugé poli; un compliment de la même étudiante concernant sa beauté physique serait néanmoins déplacé. Qu'un homme, dans son rôle d'époux, embrasse son épouse rentre dans la catégorie des FFA; qu'il le fasse lors d'une réunion de travail reste moins concevable.

- ESCANDELL VIDAL, V. (1996): «Towards a Cognitive Approach to Politeness». *Language Sciences*, 18-3/4, 629-650.
- FLAHAULT, F. (1978): *La parole intermédiaire*. Paris, Seuil.
- FRASER, B. (1990): «Perspectives on politeness». *Journal of Pragmatics*, 14, 219-236.
- GOFFMAN, E. (1967): *Interaction ritual: essays on face-to-face behaviour*. New York, Doubleday.
- GOLOPENTJA, S. (1988): «Interaction et histoire conversationnelle», in J. Cosnier *et al.* (dir.), *Échanges sur la conversation*. Paris, Éd. du CNRS, 69-81.
- GRICE, H.P. (1975): «Logic and conversation», in P. Cole et J.L. Morgan (éds.), *Syntax and Semantics: Speech Acts*. New York, Academic Press, vol. 3, 41-58.
- HAUGH, M. et C. HINZE (2003): «A metalinguistic approach to deconstructing the concepts of “face” and “politeness” in Chinese, English and Japanese». *Journal of Pragmatics*, 35, 1581-1611.
- HEISLER, T., D. VINCENT et A. BERGERON (2003): «Evaluative metadiscursive comments and face-work in conversational discourse». *Journal of Pragmatics*, 35, 1613-1631.
- ISSACHAROFF, M. (1985): *Le spectacle du discours*. Paris, J. Corti.
- JACQUES, F. (1988): «Trois stratégies interactionnelles: conversation, négociation, dialogue», in J. Cosnier *et al.* (dir.), *Échanges sur la conversation*. Paris, Éd. du CNRS, 45-68.
- KASPER, G. (1990): «Linguistic politeness: Current Research Issues». *Journal of Pragmatics*, 14, 193-218.
- KASTLER, L. (1998): *La politesse linguistique dans la communication quotidienne en russe et en français*. Lyon, Université Lumière Lyon II (Thèse de Doctorat).
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1984): «Pour une approche pragmatique du dialogue théâtral». *Pratiques*, 41, 46-62.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1992): *Les interactions verbales II*. Paris, A. Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1995): «La construction de la relation interpersonnelle: quelques remarques sur cette dimension du dialogue». *Cahiers de Linguistique Française*, 16-17, 69-88.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1996): *La conversation*. Paris, Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2002): «Politesse en deçà des Pyrénées, impolitesse au-delà: retour sur la question de l'universalité de la (théorie de la) politesse». *Actes des Journées d'étude: Analyse des interactions et interculturalité*, Lyon et Montpellier, décembre 2000 – mai 2001, 1-18 [disponible dans les archives de *Marges Linguistiques* sur le site de *Texte*: http://www.revue-texte.net/1996-2007/marges/marges/000_presentations_art_html/doc0107presentation.htm, 15/12/2008].
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2005): *Le discours en interaction*. Paris, Armand Colin.
- LAFFITE, R. et K. YOUNSI (2004): «Quoi! Comment! La langue des jeunes!», in *Bien ou quoi? La langue des jeunes à Ivry et Vitry-sur-Seine*, Pantin, SELEFA. [consulté en ligne <http://pagesperso-orange.fr/roland.laffitte/EducLJ01.htm>, 08/01/2009].

- LAKOFF, R. (1989): «The limits of politeness: Therapeutic and courtroom discourse». *Multi-lingua*, 8, 101-129.
- LEECH, G.N. (1983): *Principles of Pragmatics*. Londres, Longman.
- MEIER A.J. (1995a): «Defining politeness: Universality in appropriateness». *Language Sciences*, 17-4, 345-356.
- MEIER A.J. (1995b): «Passages of Politeness». *Journal of Pragmatics*, 24, 381-392.
- PIZZICONI, B. (2003): «Re-examining politeness, face and the Japanese language». *Journal of Pragmatics*, 35, 1471-1506.
- ROHMER, É. (1989): *Le goût de la beauté*. Paris, Flammarion (textes réunis et présentés par Jean Narboni).
- ROHMER, É. (1998): *Contes des quatre saisons*. Paris, Cahiers du Cinéma.
- SPENCER-OATEY, H. (2002): «Managing rapport in talk: Using rapport sensitive incidents to explore the motivational concerns underlying the management of relations». *Journal of Pragmatics*, 34, 529-545.
- SPENCER-OATEY, H, et J. WENYING (2003): «Explaining cross-cultural pragmatic findings: moving from politeness maxims to sociopragmatic interactional principles (SIPs)». *Journal of Pragmatics*, 35, 1633-1650.
- UBERSFELD, A. (1996): *Lire le théâtre III. Le dialogue de théâtre*. Paris, Belin.
- UPADHYAY, S. R. (2003): «Nepali requestive acts: linguistic indirectness and politeness re-considered». *Journal of Pragmatics*, 35, 1651-1677.
- VION, R. [dir.] (1995): «La gestion pluridimensionnelle du discours». *Cahiers de Linguistique Française*, 16-17, 179-203.
- WINKIN, Y. [dir.] (1981): *La nouvelle communication*. Paris, Seuil.